

## PAR GASTON LOTH

A black and white photograph of the interior of a mosque, showing a large, ornate archway (ibran) with intricate carvings and a smaller arched window above it. The archway is decorated with complex geometric and floral patterns. The window above it is also framed by similar carvings. The overall architecture is highly detailed and characteristic of Islamic art.

Ruines du Bardo (détail), à Tunis. — Phot. Soler.

Ces princes choisirent Tunis pour leur capitale, jusqu'à ce qu'ils passèrent par où avaient passé leurs devanciers. Quelques personnes regrettent leur gouvernement, mais telle est la loi du monde : à chacun son tour.

ruë et au quartier voisins, en l'honneur des princes qui aimèrent tant Tunis et s'appliquèrent, pendant plus de deux siècles, à la doter de tous les embellissements, à y développer le goût des lettres et des arts.

Il en fut de même sous l'heureux adversaire de saint Louis, le fameux sultan El Mostancer.

Sa cour fut toujours remplie de personnages éminents qui s'y étaient rendus du vivant de son père. On y rencontrait surtout une foule d'Andalousiens, les uns poètes distingués les autres écrivains éloquentes, savants illustres, princes magnanimes, guerriers intrépides, qui étaient tous venus s'abriter à l'ombre de sa puissance. (Ibn Khaldoun.)

Les Fêtes de la Kasbah. — Cette brillante société tunisienne se réunissait à la Kasbah, qui paraît avoir été le lieu ordinaire de la résidence des sultans. D'après Zerkechi, cet ensemble d'édifices, clos de murailles élevées, dont une partie subsiste encore aujourd'hui, aurait été bâti sur le modèle de la ville fortifiée de Bizerte. Les dimensions des deux citadelles seraient sensiblement les mêmes.

(1) Ce terme servit tout d'abord à désigner l'état d'esprit particulier aux turbulentes tribus de l'Afrique septentrionale, toujours jalouses les unes des autres. Par extension, le mot *caf* a pris le sens de « parti, clan ».

(1) Nommé gouverneur de l'Ifrikia (Tunisie) en 1228, il est le fondateur de la dynastie hafside.





Vue intérieure de l'ancien Bardo, à Tunis. — Phot. Soler.

La Kasbah fut témoin de fêtes splendides. On trouve dans la *Chronique des Almohades et des Hafsides* une description de celles qui furent données en 1451, à l'occasion du mariage de l'héritier présomptif :

Le sultan fit servir à manger dans la Kasbah aux habitants de Tunis depuis le jour de la nouvelle lune jusqu'à la consommation du mariage; il donna aux habitants des faubourgs de Bab-Souika 60 bœufs et 90 kalfz (1) de blé; ceux du faubourg de Bab-el-Djazira en reçurent autant.

**Les Jardins du Bardo.** — Parfois les réjouissances avaient lieu au palais du Bardo, en partie construit, et de préférence, dans les fameux jardins d'El Mostancer, désignés encore aujourd'hui par les indigènes sous le nom de « parc des Térébinthes ». Situés entre la Kasbah et le palais du Bardo, ils formaient un cadre magnifique pour les fêtes où les sultans hafsides déployaient toute leur magnificence.

On y voyait une forêt d'arbres dont une partie servait à garnir des treillages pendant que le reste croissait en toute liberté. C'étaient des figuiers, des oliviers, des grenadiers, des dattiers, des vignes et d'autres arbres à fruit; puis les diverses variétés d'arbrisseaux sauvages, tels que le jujubier et le tamaris, et tout cela disposé de manière à former de chaque espèce un groupe à part. (Ibn-Khaldoun.)

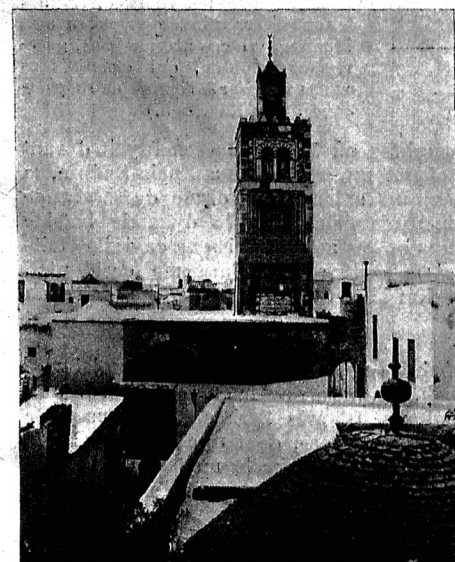
De vastes pelouses émaillées de fleurs servaient de ceinture à un immense bassin où venaient sourdre les eaux amenées par l'aqueduc de Zaghouan à Carthage. C'était l'endroit préféré des favorites du sultan. Chacune d'elles possédait une petite nacele qu'elle s'amusait à pousser en avant en luttant de vitesse avec ses compagnes. Sous les grands arbres du parc se dissimulaient des portiques ornés d'arabesques, des pavillons de marbre

avec plafond en bois artistement travaillés. Partout une eau fraîche et limpide murmurait dans la verdure.

Tous les soins prodigués à ce lieu enchanteur le rendaient si cher au sultan que, pour mieux en jouir, il abandonna les lieux de plaisir construits par ses prédécesseurs. (Ibn-Khaldoun.)

Rien ne subsiste plus de ces jardins tant vantés, et les derniers

(1) Le kalfz est une mesure tunisienne équivalente à 500 litres environ.



Mosquée à la Kasbah de Tunis. — Phot. Albert.

débris du vieux Bardo viennent eux-mêmes de s'écrouler sous la pioche du démolisseur; mais la tradition restera la plus forte, et longtemps encore le souvenir de toutes ces splendeurs vivra dans la mémoire des Tunisiens.

**Les Fortifications de Tunis.** — Pour se consoler de cette disparition, les Tunisiens peuvent contempler des hauteurs de la Kasbah les derniers restes des murailles qui enserraient Tunis en une rigide ceinture de pierre. Battue en brèche par la marée montante de la civilisation occidentale, cette enceinte a fait place à un boulevard circulaire que jalonne une ligne de tramways; mais de loin en loin se dresse la lourde arcade d'une porte encore pourvue de ses gonds et de ses vantaux: Bab-Bahar, actuellement porte de France, prend jour sur le quartier européen; Bab-Menara regarde la Kasbah; Bab-Djedid, la Porte-Neuve, tient debout par un miracle d'équilibre. Souvent les portes elles-mêmes ont disparu, mais les carrefours continuent de porter leurs noms: Bab-Carthagène, Bab-Souika, Bab-el-Djazira. Là venaient aboutir les principales artères de la Medina, le cœur de la cité arabe, nettement séparée par ses hautes murailles des deux grands faubourgs de Bab-el-Djazira et Bab-Souika. De ce côté, le temps et les hommes ont été moins destructeurs, et l'on peut, grâce à l'état de conservation des murs, restaurés en 1803 par un ingénieur hollandais, se représenter nettement la ville hafside, divisée en trois compartiments séparément fortifiés.

**Les Quartiers riches.** — Gamez, dans la *Chronique de don Pedro Niño*, évalue la population de Tunis en 1403 à environ cent mille habitants, répartis en quartiers distincts selon le rang qu'ils occupaient dans la hiérarchie sociale ou la religion dont ils faisaient profession. Les grands seigneurs de la cour aimaient à habiter le faubourg Bab-Souika, particulièrement le quartier Halfaouine, où plusieurs oncles et parents des sultans possédaient de vastes et belles demeures. En 1370, le sultan Aboul-Abbas le Hafside se fit même bâtir, dans la rue Abd-es-Slem, un hôtel où il séjournait pendant le rhamadan. Plus tard, la construction d'une mosquée en façade sur une place ombragée de peupliers blancs modifia l'aspect primitif du faubourg, mais on y retrouve encore quelques palais où vivent les descendants de nobles familles tunisiennes. Les seigneurs de moindre importance, mêlés à la riche bourgeoisie, paraissent avoir surtout affectionné le voisinage de la Djamaa-az-Zitoûna (grande Mosquée de l'Olivier). Ils étaient groupés dans le quartier des libraires, centre du commerce des manuscrits richement reliés et dessinés par les premiers artistes de l'Islam.

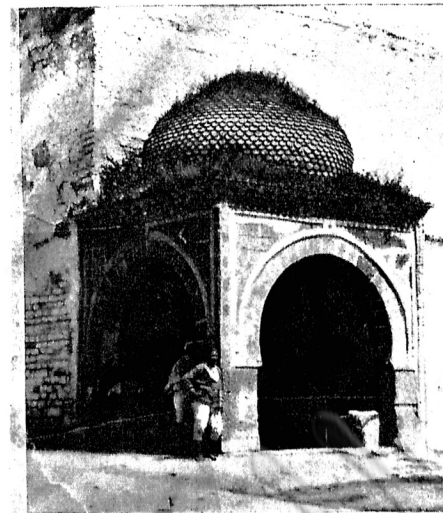
Quand on eut construit une zaouïa en l'honneur de Sidi-ben-Arous, on vit également s'élever de ce côté un certain nombre de riches palais. Le saint personnage dont on recherchait ainsi la protection était établi de son vivant près de la mosquée Ez-Zitoûna. Il mourut en 1463 et fut enterré dans sa zaouïa.

La funèbre cérémonie se fit en grande pompe, et tous les fils du sultan y assistèrent. La rue qui porte le nom du vénéré marabout est encore aujourd'hui bordée par les plus belles maisons arabes de Tunis. Zerkechi signale aussi un hôtel où les nobles tunisiens se réunissaient sous la présidence d'un préposé à la noblesse. Il n'existe aucune trace de cet édifice.

**Les Commerçants des Souks.** — La bourgeoisie commerçante oc-



Porte Bab-Djedid. — Phot. Albert.



Fontaine rue Sidi-Abd-es-Slem.

cupait déjà les *Souks*, qui valent à Tunis la visite de tant d'étrangers. Presque toutes ces étranges rues voûtées datent de la période hafside. Elles étaient beaucoup plus animées qu'aujourd'hui, car les caravaniers du Darfour et du Soudan venaient échanger directement leurs produits contre les marchandises d'Europe. Sous le règne d'Abou-Yahia, on comptait plus de sept cents boutiques d'épiciers dans le bazar. Avant les dégrèvements d'impôts généreusement accordés par Abou-Farès, les négociants du Souk aux étoffes versaient annuellement au Trésor 3000 dinars d'or, soit environ 30 000 francs provenant du droit de 1/20 de dinar payé par quiconque achetait « l'une ou l'autre marchandise ou l'autre sorte de Souk des parfums, dont on attribua la fondation à Abou-Zékéria mort en 1249, était aux mains d'une sorte d'aristocratie privilégiée et ne figure sur la liste des impositions que pour 250 dinars. Au contraire, les négociants du Souk aux étoffes étaient taxés à raison de 6000 dinars, peut-être en raison de ce fait que leur corporation jouit longtemps d'une sorte de monopole par la limitation du nombre des ouvriers et l'application d'une peine pécuniaire et corporelle à tout individu contrevenant à ces dispositions spéciales. C'est au sultan Abou-Farès que revient l'honneur d'avoir modifié le régime économique et décrété la libre fabrication d'une denrée de première nécessité. L'ensemble

des remises d'impôts destinées à favoriser le commerce des Souks atteignit sous ce prince 2700 dinars. Il y consentit, dit un chroniqueur arabe, « par pur amour de Dieu ». Aussi sa mémoire resta longtemps chère aux négociants tunisiens, peu habitués à des libéralités de ce genre.

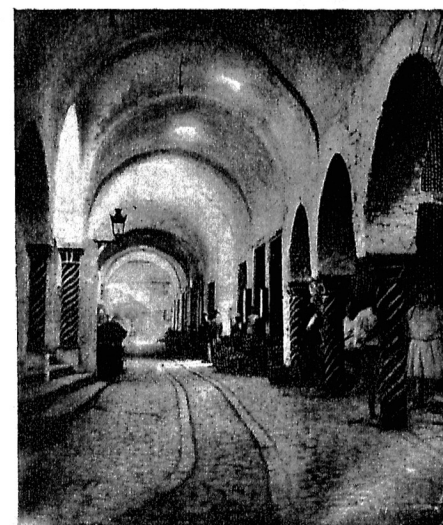
**La Hara ou quartier juif.** — Groupés depuis le milieu du XII<sup>e</sup> siècle autour de la mosquée de Sidi-Mahrez, les Israélites jouissaient d'une tranquillité relative. Le saint

les avait pris sous sa protection pour les récompenser d'avoir aidé les musulmans dans leur lutte contre les Normands de Mehdia. « La tradition assure que c'est Sidi-Mahrez lui-même qui aurait désigné l'emplacement de la première synagogue du quartier juif en lançant son bâton du haut du minaret de sa mosquée. » (D. Cazès.) Les Israélites furent cependant un instant menacés sous le sultan El-Mostancer, lorsque les chevaliers de saint Louis vinrent planter l'étendard fleurdelysé sur les collines de Carthage. L'effervescence des musulmans se calma peu à peu et le quartier de la Hara reprit bientôt sa physionomie habituelle. Chaque soir se fermait sur les juifs la grande porte qui existe encore à l'angle des rues de la Haisia et Ben-Nedjma. Défense absolue était faite aux habitants de la Hara de franchir cette limite avant le lever du soleil. Les peines les plus sévères étaient réservées à celui qui aurait été assez hardi pour tenter de se soustraire à cette prescription.

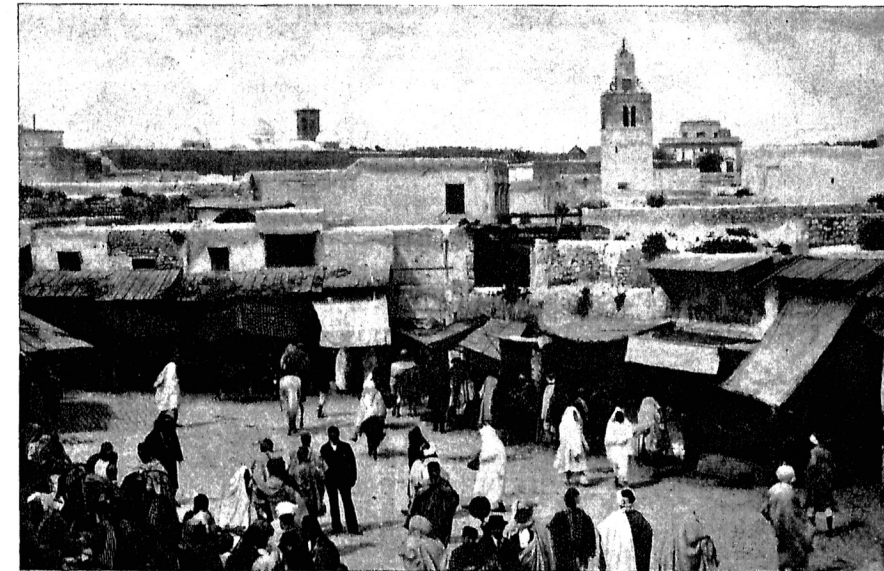
**Les Fondouks chrétiens.** — A force de représentations, les États européens avaient également obtenu pour leurs nationaux la permission de résider à Tunis. Un certain nombre d'habitations voisines de Bab-Bahar (Porte de France) et connues sous le nom de *Fondouks* (1) avaient été cédées aux chrétiens. Ils y étaient soumis à une surveillance analogue à celle qui pesait sur les juifs, mais ils ne furent jamais sérieusement inquiétés et purent se livrer en toute sécurité aux pratiques de leur culte. Les nombreux documents recueillis par Mas-

Latrie attestent que les commerçants chrétiens vivaient d'ordinaire en bonne intelligence avec leurs voisins musulmans. Abou-Zékéria se montra particulièrement tolérant à leur

(1) Le fondouk où fut installé le consulat de France en 1577 existe encore, dans la rue de l'Ancienne-Douane. C'est un vaste bâtiment communiquant avec la rue par une seule porte, toutes les autres ouvertures prenant jour sur une vaste cour intérieure.



Le Souk des parfums. — Phot. Albert.



Place Bab-Souika, à Tunis. — Phot. Albert.



Le minaret de Sidi-ben-Arous. — Phot. Albert.





Le Souk des selliers. — Phot. Albert.

égard. La croisade de saint Louis troubla cette paix pendant quelques mois, mais les conséquences de l'expédition des Français furent beaucoup moins terribles pour les chrétiens que pour les juifs.

**L'Université de Tunis.** — Le souvenir de ce sanglant épisode disparut vite de la mémoire des Tunisiens. Bientôt, le commerce et l'industrie étant redevenus florissants, « la prospérité de la capitale fut portée au plus haut degré, et les habitants jouirent d'une aisance sans exemple. On y rechercha le luxe dans les habillements, les équipages, les maisons, les meubles et les tentes. » (Ibn-Khaldoun.) Les princes hafsidés purent consacrer tous leurs efforts à la restauration des lettres et des arts. L'Université, installée dans la mosquée de l'Olivier (*Djamâa ez-Zitouna*) devint célèbre par la science de ses juristes, dont les plus distingués formaient le conseil du sultan. Beaucoup d'entre eux parvinrent aux hautes fonctions de grand cadî, secrétaire de la chancellerie et du paraphe, cadî des mariages, chef de la ville (*hâkim*), préposé à la noblesse, chargé des domaines du prince, chef du bureau de la marine, chargé du grand ou du petit sceau, contrôleurs ou directeurs de la perception des impôts, inspecteurs des biens habbous, inspecteur de la cour des comptes, etc. Cette énumération des diverses charges auxquelles pouvait prétendre un lettré tunisien du xiv<sup>e</sup> siècle prouve qu'avec le développement des connaissances générales et la diffusion des principes du droit coranique, l'administra-

tion a cessé d'être simpliste. Les rouages se sont multipliés, la division du travail administratif est mieux organisée. Aussi rechercha-t-on avidement un enseignement qui ouvre la porte à tant de carrières et permet d'obtenir la faveur des sultans. Les salles de la *Djamâa ez-Zitouna* deviennent trop petites pour contenir la foule des étudiants. Abou-Farès s'occupe alors d'installer plus largement les divers services de l'Université. Il lui fait don d'une belle bibliothèque, comprenant des livres de théologie, philologie, médecine, calcul, histoire, belles-lettres. Cette bibliothèque était ouverte tous les jours depuis l'appel à la prière du *Zohr* jusqu'à la prière de l'*Acr* (1). Autour de la mosquée gravitent un certain nombre de *medersas* ou collèges, tous assidûment fréquentés et dont les professeurs jouissent d'une grande considération. Le sultan lui-même les respecte et leur témoigne sa vénération en venant les entendre.



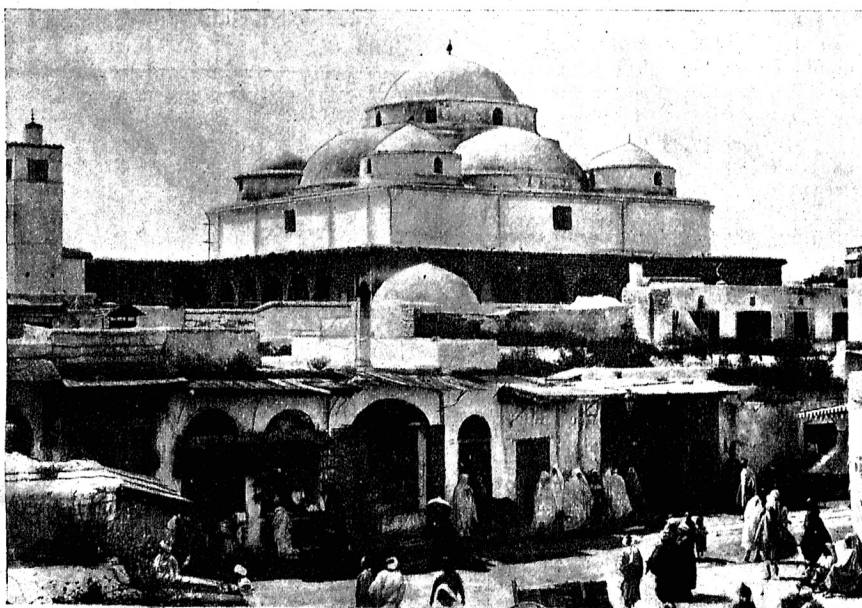
Mosquée de Bab-Zira. — Phot. Albert.

**Mosquées et Monuments divers.** — L'influence exercée sur l'esprit des souverains hafsidés par les professeurs de la grande mosquée se traduisit par une augmentation sensible du nombre d'édifices consacrés au culte. La fantaisie des architectes et des sculpteurs arabes put se donner libre carrière. Ils construisirent d'abord la mosquée de la Kasbah. Son minaret fut un objet d'étonnement pour les contemporains. Le sultan Abou-Zékéria était si fier de cette œuvre, qu'il l'inaugura en personne pendant le mois de ramadan 630 (1233 de l'ère chrétienne) et monta lui-même ocrier l'appel à la prière. Le temps n'a pas trop endommagé ce minaret, qui dresse encore sa tour quadrangulaire au-dessus des murailles de la vieille citadelle. La grande mosquée de Bab-el-Djazira (1451) a moins bien résisté. Aucun de ces monuments ne saurait, du reste, être comparé à la zaouïa dédiée à Sidi-Ben-Arous et adossée à une mosquée dont le minaret octogonal, surmonté d'une galerie en surplomb, est un modèle d'architecture arabe fine et gracieuse (2). Des restaurations partielles à la *Djamâa ez-Zitouna* et à diverses autres mosquées, la construction d'un grand nombre de zaouïas achevèrent d'embellir Tunis.

Les travaux d'édilité publique furent également l'objet de soins constants de la part des souverains hafsidés. Après la mise en état de l'aqueduc de Zaghouan en 1267, la capitale fut pourvue de fontaines, aménagées autant que possible dans le voisinage des portes, Bab-Carthagène, Bab-Alaoua, Bab-Saadoûn, Bab-Abd-es-Salem. Plusieurs d'entre elles existent encore et témoignent du goût manifesté par les Hafsidés pour la civilisation et le progrès.

(1) C'est-à-dire de deux heures à quatre heures chaque après-midi.

(2) Le minaret date du xviii<sup>e</sup> siècle et fut construit par les soins de Hamouda-bey.



Mosquée de Sidi-Mahrez, à Tunis. — Phot. Albert.

Malheureusement, la Tunisie ne semble pas avoir beaucoup profité de toutes ces améliorations. Les embellissements de la capitale ne correspondent pas à un état de bien-être général. Derrière cette brillante façade se cache un pays ravagé par les luttes continuelles entre les descendants des Arabes hilaliens et les tribus berbères. Quelques princes énergiques, Abou-Zékéria, El-Mostancer, Abou-Farès, réussirent à conserver une autorité précaire sur ces turbulentes populations de l'intérieur, mais, après eux, les troubles renaîtront plus violents que par le passé. « On avait atteint la dernière limite de la perfection, dit tristement Ibn Khaldoun, quand on entra dans une nouvelle époque, celle de la décadence. » Le vieil historien tunisien, malgré sa sagacité habituelle, ne s'explique pas la cause de ce changement. Il ne voit pas que consacrer tous ses soins à la création et à l'embellissement d'une capitale, sans assurer à l'ensemble du pays les bienfaits d'une tranquillité nécessaire à son développement économique, c'est revêtir un corps débile d'une riche et lourde parure dont il ne pourra supporter le poids. Ce fut précisément l'erreur des Hafsidés. Aussi Tunis cessera bientôt d'être la métropole intellectuelle de l'Islam dans l'Afrique du Nord. Le fanatisme des Espagnols et la mauvaise administration des Turcs achèveront d'arrêter son développement. La grande ville, autrefois si riche et si peuplée, ne sera plus que l'ombre d'elle-même, quand la France interviendra pour mettre fin à l'anarchie qui désolait la Régence et menaçait de changer en désert les lieux où les sultans hafsidés présidaient les fêtes splendides qu'ils aimaient à offrir à l'élite de la population tunisienne.

GASTON LOTH.

**Bibliographie.** — ET. RAINI. *Histoire de l'Afrique par Mohammed-ben-Abi-el-Rahni-el-Kairouani*, traduit de l'arabe par MM. Pellissier et Rémusat (Paris, imp. Roy, 1847, in-4°).

GRAMAYE (I.-B.). *Africa illustrata libri decem, in quibus Barbaria gentesque ejus ut olim, et nunc describuntur* (Tornaci Nerviorum, 1622, 2 vol. in-4°). Manuscrit plagié de l'ouvrage ci-dessous.

HASAN-IBN-MOHAMMED-EL-OUAZZAN-EL-FASI, plus connu sous le nom de LÉON L'AFRICAIN. *Leoni Africani totius Africae descriptiones* (Leyden, 1682, in-8°). Cet ouvrage a été traduit en plusieurs langues. La traduction italienne est seule correcte : *Il Viaggio di G. Leone*, etc. (Nuova edizione, emendata ed arricchita, Venezia, 1837, in-4°).

IBN-KHALDOUN. *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, traduit de l'arabe par le baron de Slane (Alger, 1852-56, 4 vol. in-8°).

MARMOL Y CARVAJAL (LUYS). *Primera Parte de la Descripción general de Africa con todos los successos de guerras que ha havido entre los infieles y el pueblo christiano, y entre ellos mismos desde que Mahoma invento su secta hasta el anno del Señor mil y quinientos y setenta y uno* (Granada, 1573, et Malaga, 1599, 3 vol. in-fol.), traduit sous le titre *L'Afrique de Marmol*, par Nicolas Perrot d'Ablancourt (Paris, 1667, in-4°). La traduction n'est pas toujours fidèle.

MAS-LATRIE (J.-M.-J.-L. DE), sous-directeur de l'École des Chartes. *Traité de paix et de commerce, etc., concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge*, supplément et tables (Paris, 1873, in-4°).

ROUSSEAU (Baron Alphonse), consul de France. *Voyage du scheïk Et-Tidjani dans la Régence de Tunis pendant les années 706, 707 et 708 de l'Hégire (1306 à 1308 de l'ère chrétienne)*, traduit de l'arabe; articles dans le « Journal asiatique », 1852, 1<sup>re</sup> série, XX; et 1853, 5 séries. Articles aujourd'hui réunis en un volume (Paris, imprimerie impériale, in-4°).

ZERKECHI. *Chronique des Almohades et des Hafsidés*; traduit de l'arabe par E. Fagnan (Constantine, Braham); très important ouvrage, attribué à Zerkechi.

## REVUE MUSICALE

*La Résurrection du Christ*, de dom LORENZO PEROSI; *Iris*, de M. MASCAGNI. — *Souvenirs sur Richard Wagner*, de M. WEISSHEIMER; *La Musique à Paris*, de M. GUSTAVE ROBERT.

Pour ceux qui, souscrivant à la sentence hautaine de Berlioz : « Il serait fâcheux que certaines choses fussent approuvées par certaines gens », aiment à choisir leurs camarades d'admiration et leurs compagnons de débinage, il est bien difficile de prendre parti dans l'Affaire Perosi.

C'est vraiment, en effet, une nouvelle Affaire qu'a fait naître l'exécution, au Cirque d'Été, par les chanteurs de Saint-Gervais, de *La Résurrection du Christ* et qui divise en deux partis irréconciliables le Landerneau musical : d'une part, le Conservatoire, quelques musiciens respectés et indépendants et la troupe prétextueuse des jeunes fervents de la « note à côté », ignorants de toute structure musicale, n'ont pas assez de dédains pour l'œuvre du prêtre maître; d'autre part, toute la *Schola Cantorum* — naturellement — l'exalte, avec quelques musiciens respectés

aussi et pareillement indépendants, étayés par les snobs à qui l'on a pu facilement persuader qu'il était *smart* de patronner en France un musicien étranger. Quant à la presse musicale, elle est divisée à en périr : un grand journal du matin, à qui l'on avait pris soin de demander d'avance le prix de son admiration, prône l'œuvre sans réserve; un autre la piétine, envers qui les intéressés avaient négligé de remplir les mêmes formalités... Mais laissons là banques et saltimbanques.

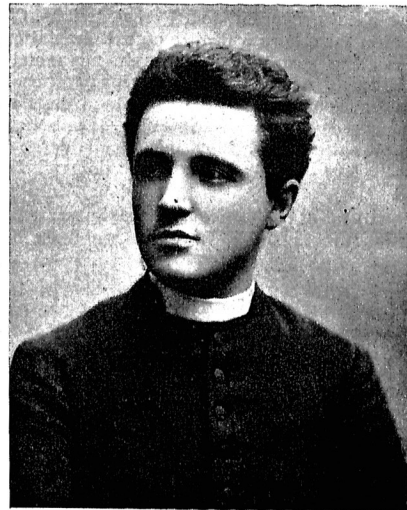
Quoique l'histoire contemporaine nous ait accoutumés aux groupements hétérogènes, beaucoup de personnes hésitent à s'enrôler dans l'un ou l'autre camp, j'allais écrire dans l'une ou l'autre ligue, de peur d'y subir des promiscuités très inattendues. En outre, si l'on fait effort pour échapper aux contingences, pour oublier la réclame agaçante par où l'on a chauffé l'enthousiasme, plus bruyant que sincère, du public, au Cirque d'Été comme dans les salons mondains, si l'on veut bien examiner l'œuvre en elle-même sans désir préconçu de la trouver louable ou méprisable, on reconnaîtra que défauts et qualités, intentions heureuses et maladroites réalisations s'y mêlent à tel point, qu'une opinion modérée, une appréciation centre gauche — si peu habituelle que nous soit ce juste milieu — devient la seule qui convienne.

Entendons-nous : nous ne voulons pas dire qu'il faille voir dans *La Résurrection du Christ* une de ces œuvres indifférentes, qu'on se dispense d'étudier sérieusement en décidant qu'elles contiennent « de jolies choses ». Tout au contraire, c'est un manifeste : un programme s'y affirme, et il faut admirer avant tout que ce programme soit formulé par un jeune homme de vingt-six ans, élevé au milieu des pires exemples musicaux. « L'art lyrique de son pays, constate très justement M. Camerini, placé entre la vieille mélodie italienne, dont il a perdu le modèle, grâce à l'influence française, et la polyphonie instrumentale moderne, dont il ignore les secrets ou qu'il est incapable d'employer utilement, ondoie dans le faux, hybride, désorienté, rêve à des chimères irréalisables, toujours présomptueux et toujours dénué de vraie et franche beauté. » Courageusement, dom Lorenzo Perosi répudie le fatras banal et les grossièretés sensuelles du « verisme » qu'il voit s'épanouir autour de lui, entreprendre la réforme de la musique religieuse, déclare la guerre aux organistes dont le répertoire est trop souvent emprunté aux recueils de quadrilles, et veut chasser de l'église les chœurs qui, à l'office, hurlent des cabalettes.

Certains, pensant le louer, ont prétendu que « M. Perosi ouvre les portes du temple à l'art de Gluck et de Wagner ». Bien au contraire : le jeune prêtre, au lieu d'une recherche dramatique moderne, opère une régression vers les sources pures du passé :

Disciple de M. Haberl, dont les doctrines, en tant que musique polyphonique à l'église, sont des plus saines, et fervent admirateur de no-

\* L'abbé Lorenzo PEROSI est né à Tortone (Piémont) en 1873. Son père, maître de chapelle, lui donna des leçons de musique, puis l'envoya passer quelque temps aux conservatoires de Milan et de Ratisbonne. Doué d'aptitudes extraordinaires, il devint, très jeune, maître de chapelle à Imola, d'où, à vingt et un ans, il passa au même titre à l'église Saint-Marc de Venise. A cette époque, il fit ses études ecclésiastiques et fut ordonné prêtre par le cardinal Larto. L'abbé Perosi s'adonna à la composition de morceaux religieux, écrivit la musique de nombre de messes, et acquit bientôt en Italie une réputation extraordinaire surtout par quatre oratorios, qui ont été exécutés dans les principales villes de la péninsule. Ce sont : *La Passion* (1897), *La Transfiguration*, *La Résurrection de Lazare*, dont le succès a été prodigieux, et *La Résurrection du Christ*, également considérée en Italie comme un chef-d'œuvre. L'abbé Perosi a été nommé par Léon XIII, en décembre 1898, directeur du collège des chanteurs de la chapelle pontificale.



Dom Lorenzo PEROSI, né à Tortone en 1873. — Phot. Guigout et Bossi.



tre chant grégorien, dom Perosi, écrit M. Charles Bordes, ne peut avoir voulu introduire à l'église un art dramatique susceptible de corrompre les belles formes immortelles de nos motets et de nos messes; il a, au contraire, cherché à raviver un style absolument corrompu par les additions maladroites de siècles incroyants en s'appuyant sur les bases solides de l'oratorio carissimien, si catholique etsi latin, de préférence à toute autre forme, fût-ce même celle de Bach, qui est plus un commentaire très libre de textes qu'une dramatisation directe de ces textes.

Initié à Hændel et à Palestrina, aux grands maîtres d'autrefois, nourri, fortifié par ces nobles modèles, il trace dès aujourd'hui le plan de sa vie

entière : prêtre, il la consacre à chanter dignement sa foi, à prêcher la sainte parole en des oratorios, qu'il veut œuvre de croyant plus encore que d'artiste : il faut que la musique s'efface devant le texte sacré, qu'elle se borne à en intensifier l'accent, qu'elle s'oublie elle-même pour ne demander à ses instruments que leur puissance d'expression sonore, sans leur permettre jamais le détail inutile, ni la fantaisie du pittoresque.

De telles idées méritent le respect; il importait de les connaître

avant d'examiner la partition où il a tenté de les réaliser; car, ici, c'est leur mise en œuvre, avant toute analyse purement musicale, qui nous doit solliciter. Sans doute, les questions techniques de polyphonie et de contrepoint ne sont pas négligeables, mais l'auteur les relègue au second plan; il convient que nous nous aussi elles cèdent le pas à la recherche de l'expression. Ceci posé, ce qui frappe tout d'abord en dom Perosi, c'est un don tout particulier de sensibilité.

Fra Angelico se sentait attiré par les scènes douces et touchantes, tandis que son pinceau hésitait devant les rigueurs et les châtements. Dans son tableau du *Jugement dernier*, il a abandonné à son frère, dit-on, l'exécution du groupe des damnés, se réservant les élus et la danse des anges qui emportent vers la lumière les âmes purifiées; il n'a pu se résoudre à prêter au Christ le geste de malédiction contre les coupables condamnés au feu éternel : la main de Jésus ne s'élève pas menaçante, implacable, elle tombe comme découragée de ne pouvoir encore bénir. A l'exemple de son bienheureux compatriote, dom Perosi se complait aux épisodes consolants, où luit une espérance. La première partie de son oratorio qui retrace les sombres phases de la Passion, encore que conçue avec plus d'unité peut-être que la seconde, se déroule monotone, artificielle un peu, et sur ce fond gris, deux passages seulement se détachent : *Crux fidelis* et *Recessit Pastor noster*, empreints de tristesse émue. Mais la Résurrection, ce gage de la vie future, cette promesse d'éternité, exalte le cœur du prêtre comme elle exaltait le cœur de l'apôtre saint Paul, et dans l'introduction de la seconde partie il l'a chantée magnifiquement.

Le thème est de noble allure :



A la vérité, si l'on en examine l'agencement harmonique et les modulations par lesquelles il est ramené, l'art apparaît petit — mais l'effet est grand, et quand par trois fois éclate l'alléluia grégorien, il semble que toutes les voix du monde racheté et triomphant s'unissent dans ce grand cri de joie reconnaissante.

Plus loin, la rencontre au jardin du Christ et de Marie Madeleine est contée avec un charme exquis. Enfin, Jésus apparaît à ses disciples; l'orchestre peu à peu s'efface, se tait, une longue tenue figure le silence de la terre et des cieux devant Celui qui est, et des lèvres divines tombent ces deux mots, d'une magnificence souveraine : « *Pax vobis!* » A ce moment, sur la foule recueillie a passé le souffle mystérieux des grandes œuvres. « Ce n'est rien, écrit M. Camille Bellaigue, ces quelques mesures étranges, et pourtant il n'est pas impossible que ce soit quelque chose d'admirable, d'admirable sans réserve et pour toujours. »

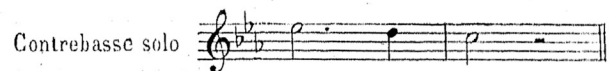
Sans doute, il faut bien le dire, des défauts nombreux déparent même les meilleures pages : le programme étroit qu'il s'est imposé interdit à dom Perosi les idées mélodiques très dessinées, les harmonies savantes, soit; mais son œuvre, sans rien perdre de sa sérénité expressive, eût pu assumer parfois une qualité moins ordinaire : lorsqu'on adopte les procédés scolastiques, la fugue, par exemple, le choix du sujet devrait être plus judicieux; il en est un



dont la *note* se répète avec une fastidieuse uniformité.

Le chœur final, dont les paroles ne font pas partie du texte sacré, mais sont empruntées à une séquence du moyen âge, est traité en style populaire, peut-être afin d'accuser cette différence d'origine; mais il n'était pas nécessaire, pour ce, de tomber dans la vulgarité et d'imiter assez maladroitement Hændel.

Quant à l'orchestre, c'est la partie la plus faible de l'œuvre : nous ne reprocherons pas au maestro de l'avoir maintenu dans un rôle secondaire, ni symphonique ni polyphonique, puisqu'il le voulait tel, puisqu'il l'a conçu comme une fresque, sur les teintes neutres de laquelle doit éclater parfois une note rouge. Mais pourquoi cette note est-elle constamment figurée par un trombone et un bugle solo? pourquoi — ah! pourquoi ce perpétuel chœur de cuivres? Le quatuor, mal disposé, ne sonne pas; il se borne, d'ailleurs, le plus souvent à doubler sans raison les voix et semble destiné uniquement à les maintenir au diapason. Quand, d'aventure, oubliant ses principes, dom Perosi tombe dans la recherche des timbres, il ne le fait pas sans puérilité. On en trouve dès les premières pages de la partition d'orchestre de la *Résurrection de Lazare* un bien curieux exemple : une contrebasse solo doublant à l'extrême aigu de son échelle trois notes du chant, effet bizarre et que rien ne motive :



On le voit, adversaires obstinés et partisans résolus peuvent trouver dans l'œuvre de dom Lorenzo Perosi à l'appui de leur opinion des arguments solides ou spécieux. Ceux qui, dogmatiquement, s'en tiennent à la lettre musicale; ceux de qui l'oreille ne saurait plus se complaire qu'aux enchaînements de neuvièmes ou aux appoggiatures sans résolution; ceux encore qui, en assistant au triomphe de ce jeune compositeur, se rappellent que Franck jamais n'entendit les *Béatitudes*; ceux enfin qui se disent, avec amertume — et avec raison — que l'œuvre d'un pauvre diable de chrétien français n'eût pas mis en mouvement la centième partie des influences qui se sont employées en faveur de cet étranger, tous ceux-là demeurent irréductibles.

Mais ceux qui, s'élevant au-dessus de ces considérations secondaires, savent écouter d'une oreille ingénue; ceux qui, considérant les intentions de ce révolutionnaire mystique, attendent de lui, pour le juger mieux, autre chose que ce qu'il a donné déjà et qui n'est point méprisable; ceux qui savent s'abstraire des petites questions de chapelle — on pourrait dire de sacristie — ceux-là, entre les exagérés des deux partis trai-



diffère de la politique que comme la science diffère de l'art; en d'autres termes, la première occupe dans l'ordre des sciences exactement la même place que la seconde occupe dans l'ordre des arts. Chemin faisant, l'auteur aborde les plus difficiles problèmes de la politique contemporaine. Il juge avec aptitude la politique traditionnelle de la Russie et la politique actuelle de la France. Il ne faut pas oublier qu'il est d'origine polonaise. On trouvera peut-être qu'il soulève plus de questions qu'il n'en résout; mais n'est-ce point là ce qui donne aux livres le plus d'intérêt? R. A.

**Tunis** (*Fouilles de*). — Dans les fouilles qu'il effectue, aux frais de l'Académie des inscriptions, avec tant de soins et, il faut le dire, avec tant de succès dans les ruines de Carthage, le père Delattre, des Pères



Couvercles de sarcophages représentant deux personnages. L'un sculpté en haut-relief, l'autre gravé au trait. (Carthage.)

blancs, a fait dans la nécropole punique de Bordj-Djeddid la découverte de deux sarcophages particulièrement intéressants.

Le premier a un couvercle en dos d'âne, orné aux angles d'acrotères, sur lequel se trouve sculpté en haut relief un personnage d'un effet très remarquable. C'est un vieillard barbu et coiffé d'une sorte de turban peu élevé. Les traits sont accentués, mais cependant pleins de calme et de sérénité. La main droite, en saillie ainsi que l'avant-bras, est ouverte, la paume en avant à la hauteur de l'épaule; la main gauche tient un objet indéterminé, boîte ou vase, avec un couvercle qu'elle semble offrir à une divinité, pendant que la droite donne une sorte de bénédiction. Le vêtement, ample et long, descend jusque sur les pieds dont on n'aperçoit que les doigts; l'étoffe du vêtement paraît comme collée au corps, dont elle épouse les formes, surtout dans la région des jambes et du ventre. Sur l'épaule gauche passe une large bande, qu'on dirait faite d'hermine, et qui semble bien être un insigne sacerdotal. C'est bien, du reste, en présence du sarcophage d'un prêtre qu'on se trouve, comme l'a prouvé la découverte faite à quelques mètres de la première.

Le couvercle de ce second sarcophage porte également un personnage, mais celui-ci gravé en creux; la silhouette seule de la tête et des deux coussins sur laquelle elle repose se détache en relief. Pour le reste, le personnage est en tout semblable à celui qui a été décrit plus haut; même barbe, même turban, même geste hiératique de la main droite, même objet indéterminé dans la gauche. Le vêtement paraît différer quelque peu; la bande d'épaule a disparu, mais sur sa robe longue le personnage semble être revêtu d'un vêtement plus court, quelque chose comme une aube chrétienne.

Sur la tranche du couvercle du côté de la tête se lit en caractères



Inscription sur la tranche du couvercle du second sarcophage.

puniques une courte inscription que le père Delattre traduit: *Baalchillek le rab*; c'est donc bien d'un docteur, d'un maître (*rabbî* en hébreu), qu'il s'agit, et on peut dire d'un prêtre. Comme le geste hiératique des deux personnages, la main ouverte la paume en avant, constitue un des signes qui se retrouvent chez les effigies d'Astarté ou Tanit, la grande déesse sémitique, qu'on a rencontrés fréquemment sur les stèles trouvées à Carthage, on peut conclure que ce sont des sarcophages de prêtres de cette déesse qu'a découverts le père Delattre.

Il est à remarquer, comme l'a signalé M. Héron de Villefosse en faisant la communication au nom du père Delattre, que les sarcophages en question offrent une grande parenté avec les sarcophages anthropoïdes trouvés en Phénicie par Renan et dont plusieurs spécimens figurent au Musée du Louvre. Mais il est curieux que ce soit surtout au moyen âge chrétien qu'on rencontre des gisants figurés dans une attitude analogue à celle des prêtres de Tanit à Carthage. — *Académie des Inscriptions* (30 septembre 1898).

**Welti** (Émile) président de la Confédération helvétique, né à Zurzach, dans le canton d'Argovie, en 1825, mort le 25 février 1899. Après avoir achevé ses premières études au gymnase d'Aarau, il étudia le droit à Iéna et à Berlin. Rentré dans sa patrie en 1847, il se fit avocat, puis il abandonna momentanément cette profession pour participer en qualité de volontaire à la campagne du *Sonderbund*. Il fut nommé président du tribunal de Zurzach en 1856, et quitta ces fonctions pour entrer dans le conseil exécutif du canton d'Argovie, où on lui confia tour à tour les portefeuilles de la Justice et de l'Instruction publique. Il devint aussi président du gouvernement sous le titre de landammann (1); il fit partie du Conseil des États à partir de 1857, et présida cette assemblée en 1860 et 1866. Élu conseiller fédéral le 8 décembre 1866, il fut six fois président de la Confédération helvétique, en 1869, 1872, 1876, 1880, 1884, 1891. Il dirigea successivement le département fédéral militaire, celui de justice et police, puis ce lui des postes, des télégraphes et des chemins de fer; il faut y ajouter, pendant les années de sa présidence, le département politique qui, jusqu'à 1887, était toujours occupé par le président de la Confédération.



Émile WELTI.  
Phot. A. Wicky.

Welti a joué un rôle important dans les négociations relatives à la construction du chemin de fer du Saint-Gothard; c'est grâce à lui qu'aboutirent, en 1860, les négociations internationales terminées par les conventions de Berne, et qui permirent de créer cette voie nouvelle à travers les Alpes. Il a longtemps étudié la question du rachat des chemins de fer par la Confédération, soulevée en 1863 par M. Stämpfli. Dans cet ordre d'idées, il a prononcé, le 19 décembre 1887, un très important discours sur la question complexe du rachat des lignes du Nord-Est. Défenseur convaincu de la politique du rachat, Welti donna sa démission de membre du Conseil fédéral à la suite du vote populaire du 6 décembre 1891 qui condamnait cette politique.

Il a figuré dans la liste des colonels fédéraux dès le 6 avril 1866; il prit sa retraite à la fin de 1883. Comme conseiller fédéral, on lui doit d'avoir préparé la loi de 1874 qui réorganisa l'armée fédérale.

Orateur parlementaire de premier ordre, Welti maniait la langue française avec autant de perfection que la langue allemande. Il parlait avec une clarté, une autorité et une élévation remarquables. Au point de vue des partis qui divisent les Chambres suisses, il se rattachait à celui du centre et s'appuyait plus volontiers sur la droite que sur la gauche parlementaire. En 1872 et en 1874, il avait repoussé le referendum, l'intervention du pouvoir populaire lui semblant dangereuse pour le fonctionnement régulier des institutions. Au point de vue fédéral, il lui paraissait périlleux de créer des causes de division entre les catholiques et les protestants.

Welti était chef du département militaire pendant la guerre franco-allemande et, comme tel, il eut à s'occuper des militaires français internés en Suisse. Il fut en droit de prendre sa bonne part des remerciements adressés alors à la Suisse par l'Assemblée nationale française.

G. REGELSPERGER.

(1) Bailli du pays.





## REVUE GRAPHIQUE

Affiches.

La floraison des affiches s'épanouit sans trêve sur nos murs. Couleurs gaies, couleurs criardes, couleurs sombres, tons neutres et grisailles, figures légères, dessins lourds, inventions géniales, imitations maladroites, sourires et grimaces, fleurs et haillons; gaieté, misère; filles levant le verre ou la jambe — réclames de bal ou d'apéritif; lapins jetés vivants dans un moulin et en sortant chapeaux de feutre ou de soie; chevaliers montant la garde, droit sur le destrier et lance au poing, devant le portail d'une Cour des miracles où l'érudition le cède à la fantaisie; cycles et cyclistes de toutes les marques et de tous les sexes; nymphes préraphaélites épanchant de leur urne la meilleure des eaux de table; charbonniers courbés sous un sac qui sûrement a le poids; bébés devenus, à force d'avaler divers cacaos et farines lactées, rouges comme de grosses pivouines et ronds comme de petits fûts de malaga; imprimeuses automatiques; actrices et chanteuses; scènes de drame ou d'opéra; fabricants de conserves et montreurs de bêtes; romans sensationnels et pathétiques dont la vente en livraisons débute par une grande image sur les murailles et une distribution gratuite au coin des rues: « Le Mariage in extremis », « Le Remords d'un ange », « Les Fiancées rivales »; le terrible, le grotesque, la libre envolée, le trivial, le beau, le laid et — ce qu'il y a de pire — le médiocre et le vulgaire, s'accroissent, se superposent, heurtent leurs disparates, égayent ou blessent, mais occupent les yeux, et offrent à tous les goûts, surtout au mauvais, de quoi se satisfaire.

Nous reproduisons ici un roi de Rome, dessiné par Léandre en officier autrichien, dont le costume blanc se détache sur le



Affiche pour les représentations du *Roi de Rome*, de M. Em. Pouillon; par Léandre.



Le village de Lagoubran, près Toulon, après l'explosion de la poudrière. (Le petit lac de gauche a été creusé par l'explosion; il indique exactement l'emplacement de la poudrière.)

noir des ailes éployées de l'aigle impérial. Le cou maigre et déplumé, ses grandes plumes déchiquetées lamentablement, l'oiseau tient encore la foudre et dresse une tête à la fois triste et menaçante. Le fils de l'Homme a la main sur son épée et, le front haut, semble interroger l'avenir. Je ne sais quoi de hautain et d'amer, je ne sais quel espoir invincible mais d'avance résigné aux déceptions s'exprime dans cette figure au regard droit et hardi, aux traits crispés et déjà moroses. L'artiste a produit là une œuvre saisissante, qui fait au drame de M. E. Pouillon et de son collaborateur M. A. D'Artois un digne et beau frontispice.

Photographies et instantanés.

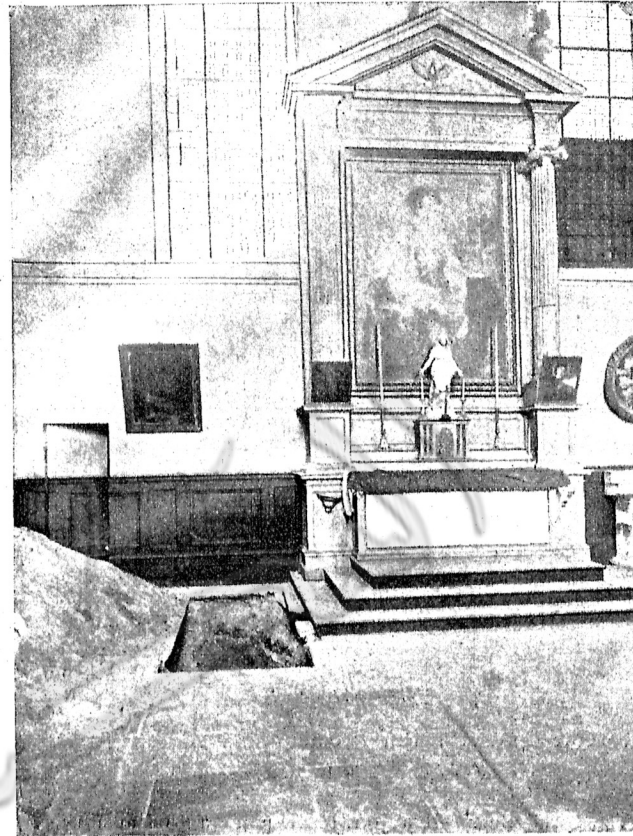
L'épouvantable explosion de la poudrière de Lagoubran, près de Toulon, qui a détruit tout le village et maintes maisons à la ronde, a donné lieu à mille commentaires et rapports, calligraphiés, imprimés ou graphiques. Ceux-ci sont encore les plus authentiques et les moins sujets à contestation. Dans la vue que nous donnons du village de Lagoubran après l'explosion, le petit lac à gauche indique exactement l'emplacement de la poudrière. Le calme de la mer, du ciel, des montagnes, de tout le paysage qui encadre la scène de désolation du premier plan, produit une impression que tout l'art des arrangeurs des paysagistes d'histoire ne saurait dépasser.

La presse a raconté tout au long l'exhumation qui a récemment eu lieu des restes de Turgot, le grand ministre de Louis XVI, et de sa famille, ensevelis dans la chapelle de l'hôpital Laënnec. On a constaté la présence de ces restes, exhumé un instant les quatre cercueils, et remis dans leur caveau ces ossements, étonnés qu'on troublât la pérennité de paix à laquelle ils ont droit.

Déplacements de souveraines: L'ex-reine des Hovas de Madagascar, Ranavalô III, était à l'île Bourbon trop près de son ancien royaume. On l'a transportée à Alger, où mourut naguère son premier ministre et époux, et où une jolie villa a été aménagée à son intention. Avant de s'y rendre, elle a fait un bref séjour à Marseille; c'est là que le bon photographe Nadar a pris le groupe que nous reproduisons plus loin. La reine est accompagnée de sa nièce et du capitaine Bonnefoy chargé de l'escorter jusqu'à sa résidence nouvelle.

D'autre part, la reine Victoria quitte le paquebot *Calais-Douvres*, et se fait transporter en chaise à porteurs jusqu'au train de Boulogne-Nice (11 mars), le climat du midi de la France lui valant décidément mieux que celui de son castel écossais de Balmoral. Notre pays républicain devient de plus en plus un sanatorium pour rois et princes valétudinaires et souffreteux. Voici qu'on annonce la prochaine installation à Dinard d'un fils délicat de Guillaume avec l'impératrice sa mère. L'hospitalité est la grande vertu des peuples jeunes et naïfs: nous l'avons héritée entière de nos ancêtres, Gaulois ou Celtes.

L'exode de la reine Ranavalô et la villégiature de la reine Victoria se sont rapprochés naturellement sous notre plume. Les contrastes ne valent que par les ressemblances; on ne les perçoit qu'autant qu'ils s'appuient sur des points communs. Mais, avant de quitter l'Algérie, où nous a conduits la première de ces Majestés, nous signalerons le palais de justice que vient d'édifier à Tizi-Ouzou l'architecte J. Bévia. Cette disposition architectonique, massive et basse, avec portes romanes et fenêtres quadrangulaires, n'est pas rare dans les constructions officielles de nos petits chefs-lieux de départe-



Emplacement du caveau de la famille Turgot, dans la chapelle de l'hôpital Laënnec.

Les fouilles du 1er mars 1899 ont amené la découverte du cercueil du ministre de Louis XVI: Anne-Robert-Jacques Turgot. A côté celui de son père, le président des mandes: Michel Étienne Turgot, mort en 1761. Au-dessous celui d'Antoine Turgot, décédé en 1713 et un autre dont on n'a pu lire l'inscription mais qui doit être celui de Jacques Turgot de Saint-Clair, conseiller du roi en son Conseil d'État, mort le 23 mai 1680.



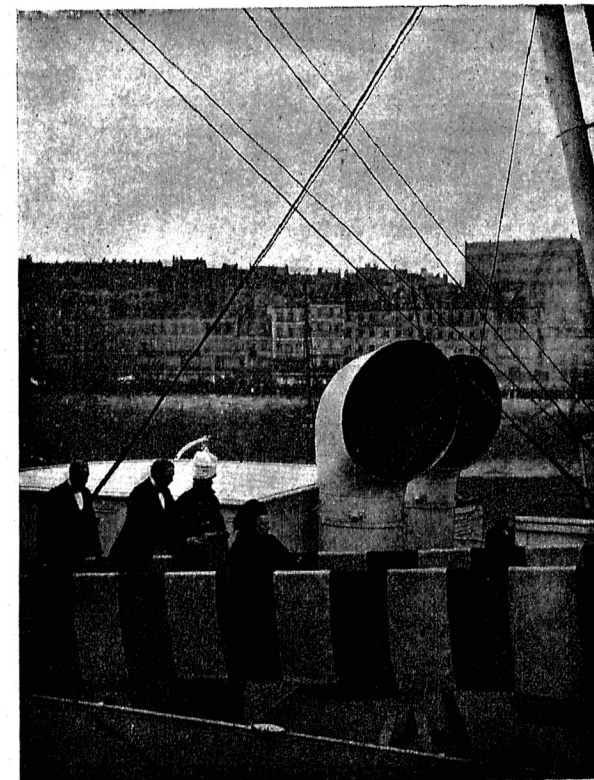
Les quatre cercueils, dans la chapelle de l'hôpital Laënnec, après l'exhumation.

Photographies de M. Mouton.



La Reine Ranavalô, sa nièce et le capitaine Bonnefoy, avant leur départ de Marseille pour l'Algérie.

Phot. Nadar père, Marseille.



La Reine Victoria quitte le bateau *Calais-Douvres*, le 11 mars, pour prendre le train de Boulogne-Nice.

Phot. A. Lormier, Boulogne.





Façade du Palais de Justice récemment construit à Tizi-Ouzou (Algérie).  
M. J. Bévia, architecte.



Un coin de la fête foraine installée sur l'emplacement  
de la prison de Mazas, à Paris.

ment, où elle produit d'ordinaire, au milieu des vieilles maisons et des vieilles églises, un effet de poncif incohérent fort désastreux. En Algérie, au contraire, l'adaptation au milieu semble parfaite, et l'on doit être reconnaissant à l'architecte qui a bien voulu ne pas montrer sa virtuosité en plantant sous le ciel africain quelque réminiscence du Parlement de Rouen ou de l'Hôtel des bourgeois de Bruxelles.

En revenant à Paris, nous trouvons une fête foraine installée sur l'emplacement de Mazas, — les tentes et les roulottes des nomades là où s'élevait le noir bloc de murailles percé de cellules, les flamboiements du pétrole, du gaz, de l'électricité, le tapage des tambours, des cuivres et des orgues, le scintillement des oripeaux et des paillettes, le tournoiement des chevaux de bois coupé par le sifflement des machines à vapeur, les boniments des hurleurs, allumeurs de foule, paillasses et pitres, la grande rumeur du peuple faite de la joie bruyante des enfants et de l'amusement de tous, là où tant de criminels et quelques innocents, mal nourris, mal vêtus, mal couchés, suspectés dans leur isolement et espionnés dans leur silence, souffraient de la liberté perdue. Voilà un texte qui prête au développement. Il suffit de l'indiquer; l'imagination et le tempérament de chacun feront le reste.

Loin de ce tumulte joyeux et suggestif, voici un souvenir du temps pascal : c'est le marché des branches de buis auprès de l'église Notre-Dame-des-Champs, le jour des Rameaux; il n'est guère de ménagère qui ne veuille un bouquet de buis consacré au chevet de son lit et à la tête du berceau de ses enfants, et l'homme, esprit fort, sceptique, incroyant, sourit avec complaisance en apercevant, le soir, à la place des branches sèches de l'an passé, ce nouveau petit balai vert.

Publications illustrées.

J'aurais voulu parler des deux publications de circonstance qui se sont vendues au profit des pauvres le jour de la mi-ca-



Marchands de buis, le jour des Rameaux,  
près l'église Notre-Dame-des-Champs. — Phot. de M. G. Moreau.



Bibi la Purée. — Croquis de Steinlen.

rême : *Au Quartier latin* et *Paris-Carnaval*; mais rien ne méritait d'y être signalé, à part la charité qui les inspira. Cette charité serait plus complète si la bonne œuvre était en même temps œuvre belle : il n'y aurait pas que les besogneux à en profiter.

Nous pouvons heureusement marquer cette fête parisienne et populaire par l'amusant et très artistique croquis que Steinlen a fait, pour le *Studio*, d'un type grotesque, célèbre au Quartier, Bibi la Purée, sorte de bas bohème, bouffon narquois et vil, à qui les étudiants ont fait l'honneur d'un char en cette journée de liesse et d'ébaudissement.

B.-H. GAUSSERON.

Tout prétexte suffit aujourd'hui pour autoriser un groupement et ouvrir une exposition; nous n'avons plus seulement comme chaque printemps, les *Amants de la nature*, les *Lithographes français*, les *Aquarellistes* (MM. Grasset, Luigi Loir Zuber, Girardot, de Latenay, Jeannot), les *Pastellistes* (MM. Benard, Helleu, René Ménard, Aman Jean, Léandre, Jean Veber). Voici que les *Peintres de montagne* et les amateurs même se syndiquent pour montrer leurs plus récents travaux; quant aux artistes indépendants, symbolistes ou néo-impressionnistes, on les trouvait réunis chez Durand-Ruel, sous l'égide de M. Odilo Redon; il n'en faut pas conclure que le nombre des exposition particulières soit en décroissance; c'est ainsi que, dans ce mois de mars, Pissarro, Girardot, Osbert manifestèrent isolément chez Bernheim, chez Petit et à la *Galerie des artistes modernes*.

ROGER MARX.



ROBE D'INTÉRIEUR en dentelle de Luxeuil sur taffetas blanc. Manches très longues, retombant sur la main. Ceinture en panne rose.



ROBE DE DINER en chantilly noir sur un dessous de satin blanc; manches de tulle pailleté laissant voir le bras. Ceinture de velours noir avec boucle en simili.



ROBE DE VISITE en tissu brodé avec application de fleurs en velours. Grand col marin en dentelle de Venise, avec petit empiècement pareil. Ceinture en velours pensée.



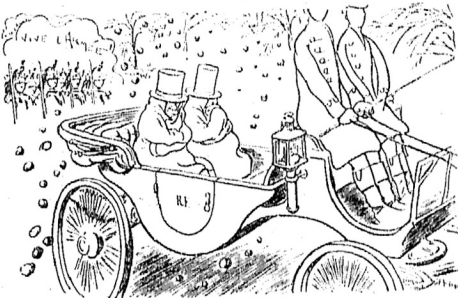
TOILETTE DE BAL en taffetas vert Nil, recouverte de tulle noir brodé de paillettes. Nœuds de velours noir, avec bouclette en diamant sur une épaule; sur l'autre, petit lien, également en velours, avec une guirlande de pavots rose pâle.



La Caricature et l'Humour.



LE PLONGEUR (Loubet), s'appêtant à saisir le bonnet phrygien qui symbolise la présidence. Il va être arrêté par toutes ses articulations. (Kladderadatsch, Berlin.)



LE NOUVEL ÉLU ET SON ESCORTE. Dessin de Capan d'Ache. (Figaro, Paris.)



LE NOUVEAU PATRON (Loubet). — Congédiez la mente de l'ancien patron, je ne suis pas chasseur. (Der Fisch, Vienne.)



LA FRANCE ET SON NOUVEAU PROTECTEUR (Loubet). (Park, New York.)



LE NOUVEAU PRÉSIDENT. — Je me demande avec anxiété ce qui va arriver. (L'aiguille du baromètre marque temps.) (Moonshine, Londres.)



ÉMILE LOUBET, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. « Nouveaux balais balayent bien. » (Humouristische Blätter, Vienne.)



Salisbury (à Kitchener). — Je croyais avoir entendu dire que vous lui aviez brisé son grand ressort? (Moonshine, Londres.)



AUX PHILIPPINES. — Goddam, tant d'abeilles pour si peu de miel! (Der Fisch, Vienne.)



A LA CONFÉRENCE DE LA PAIX. Quand un ours vous prêche la paix, dites vous bien que c'est un ours qui parle. (Der Wache Jacob, Stuttgart.)


COMPTANT LES ARTICLES 53 A 104 (BELLOC — CHYTRIDIUM)

24 000 Articles. — 5 590 Gravures. — 81 Tableaux synthétiques, dont 3 en couleurs. — 59 cartes de géographie, dont 3 en couleurs.

**Magnifique volume in-4° de 836 pages.**

Broché . . . . . 26 francs

Relié demi-chagrin, fers spéciaux . . . . . 31 francs



La LIBRAIRIE LAROUSSE, 17, rue Montparnasse, PARIS, envoie ce volume *franco* dans tous les pays où le service des colis postaux de 5 kilogrammes est en vigueur (Tahiti, Hawaï, Honduras, Orange et Transvaal exceptés).

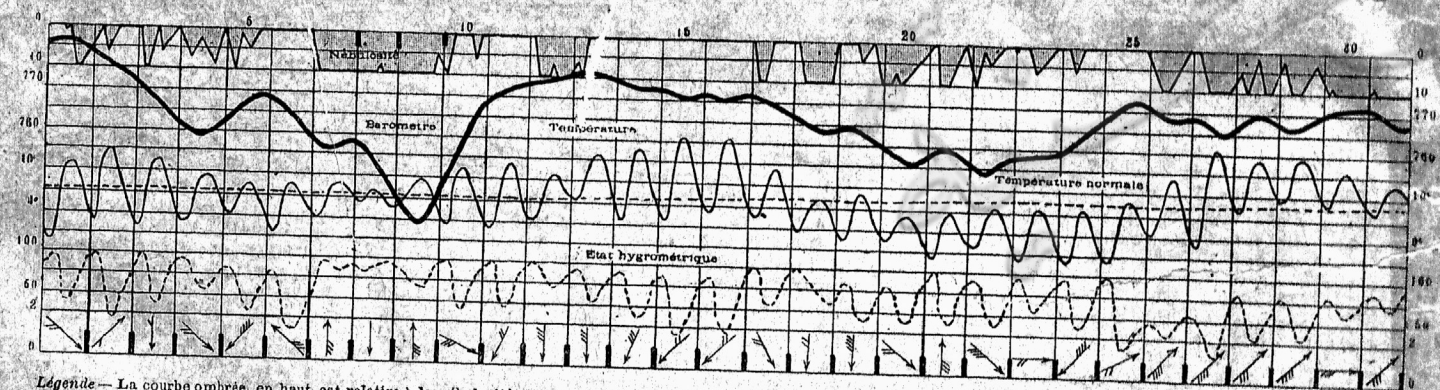
Il est en vente également chez tous les libraires de France et de l'étranger.



RAIRIE LAROUSSE, 17, rue Montparnasse, Paris. — Envoi franco au

Envoi franco au mandat-poste.

MÉTÉOROLOGIE. DIAGRAMME DES OBSERVATIONS DE PARIS (PARC SAINT-MAUR), D'APRÈS LE BULLETIN INTERNATIONAL DU BUREAU CENTRAL MÉTÉOROLOGIQUE.



**Légende.** — La courbe ombrée, en haut, est relative à la nébulosité, de 0 (ciel pur) à 10 (ciel couvert). — Les traits gras verticaux partant du haut figurent les hauteurs de pluie (ou de neige) tombées (la hauteur d'un rectangle du quadrillé représente 5 millim.). — La courbe épaisse représente, en millim. de mercure, oscillant autour de 760 millim., la marche du baromètre ramené au niveau de la mer (la hauteur d'un rectangle du quadrillé vaut 5 millim.). — La ligne pleine maigre est la courbe de la température, évaluée en degrés centigrades. — La courbe ponctuée régulière représente la température normale de chaque jour du mois, calculée par M. Renou, d'après cent trente ans d'observations. — La courbe pointillée figure l'état hygrométrique de l'air, évalué en centièmes de la saturation. — La direction du vent à 1 h. du soir est indiquée par des flèches; les pennons en donnent la vitesse, de 0 (calme) à 9 (tempête). — Les traits gras verticaux partant du bas donnent la hauteur de la Seine à Paris, au pont de la Tournelle (la hauteur du carré du quadrillé vaut 2 mètres); le zéro de l'échelle est celui des basses eaux de 1718; il est à la cote 28m,28.

Tandis que le baromètre est très élevé en France pendant les premiers jours de mars, deux importantes zones de basses pressions se montrent en Europe : la première au large de l'Espagne, et la seconde sur les pays du Nord; le 2, une grande tempête règne sur la Baltique et la côte de Norvège. A partir du 6, la baisse du baromètre est générale, et le 9, alors qu'un mouvement d'une grande étendue a son centre sur l'Angleterre, la pression est au-dessous de sa valeur moyenne sur l'Europe entière; la température s'abaisse jusqu'à — 32° sur le nord de la Baltique; en France, la neige tombe sur les sommets des Alpes, des Cévennes, des Pyrénées. Du

9 au 13, la dépression des Açores, longtemps stationnaire, traverse l'Espagne puis la Méditerranée occidentale jusqu'à la Tunisie, où elle se comble. Dans tout son parcours, son action se manifeste par des tempêtes et par des pluies torrentielles suivies d'inondations nombreuses, notamment en Espagne et en un grand nombre de points de l'Algérie, jusque dans les régions de l'intérieur, vers le Sahara. La situation s'améliore ensuite et le beau temps règne en France. Du 18 au 24, la pression en Europe décroît de l'ouest à l'est; par suite le vent souffle du nord et le froid est vif. Le 22, alors que la présence simultanée de quatre dépressions secondaires témoigne

du trouble de l'atmosphère, la neige est générale; elle tombe en France, non seulement dans les montagnes, mais même dans les plaines du nord; on en signale également en Angleterre. Le 25, le régime des vents de sud-ouest s'établit, et le temps s'adoucit en France. A Paris, on compte 16 jours de gelée dans ce mois, et la température moyenne est au-dessous de la normale. Néanmoins, dans l'ensemble, l'hiver de 1898-99 est doux; il est remarquable surtout par l'insuffisance de la pluie en février et mars. On peut dès maintenant craindre que les rivières du bassin de la Seine ne se tiennent à des niveaux très bas pendant la saison chaude.

9539-182